

Antoine Bouvier

# Tendre à la carte





**Tendre à la carte**

EXTRAIT



## Le pic du Jer

C'est sur les pentes du Pic du Jer, surplombant la petite ville de Lourdes que Gérard rencontra Thérèse.

Jeune ingénieur des travaux publics, Gérard avait été appelé par son oncle, un industriel nommé Béni, (à Lourdes, rien de plus normal), pour contrôler la qualité des structures du funiculaire montant au Pic ainsi que les conditions de sécurité des voyageurs utilisant les deux seules voitures. Le Pic du Jer était alors et est resté l'une des visites incontournables pour tout pèlerin de Lourdes.

Après vérification des efforts de traction sur la poulie et sur le câble, Gérard monta dans la voiture ascendante, pour évaluer le confort et la régularité de l'ascension. Un groupe de jeunes hollandais y menait grand bruit et Gérard remarqua la jeune femme qui leur servait de guide, une brune à talons hauts, qui se tenait très droite. Arrivés à la station supérieure, les pèlerins se lancèrent dans la courte montée pédestre menant au sommet du pic, couronné d'une table

d'orientation dévoilant les noms des grands sommets des Pyrénées centrales. Une heure plus tard, lorsque les Hollandais se regroupèrent près de la gare supérieure pour attendre la voiture descendante, Gérard demanda au guide, dans un anglais approximatif, si son groupe avait apprécié la promenade au Pic et la vue du panorama montagneux. Par bonheur, la guide s'exprimait dans un français respectable et connaissait la région puisqu'elle venait à Lourdes, deux fois par an. Née à Maastricht, elle s'appelait Thérèse, avait fait des études de comptabilité et accompagnait les pèlerins sur les différents sites phares de la région : la grotte de Massabielle, la maison de Bernadette à Bartrès, le Pic du Jer et les nombreux magasins riches en bondieuseries. L'argent gagné lui permettait de s'offrir des robes *made in France*.

Gérard, originaire de l'Anjou, ne connaissait de la Hollande que les images standards ramenées par les touristes : les canaux et polders à moulins, les tulipes, le gouda et les enfants de Volendam avec leurs sabots fleuris. Après deux ans de droit, il s'était orienté vers les sciences physiques et les travaux publics.

En fin d'après-midi, il invita Thérèse à prendre un thé à l'Hôtel d'Angleterre. Le soleil, jouant sur les ors du salon, le moelleux des fauteuils de cuir, Tino Rossi égrenant ses *Catarinetta Tchi ! Tchi ! et Berthe Sylva* implorant :

*Prenez mes roses,  
Prenez mes fleurs,  
Elles sont écloses  
Comme mon cœur !*

créèrent une atmosphère propice aux confidences si bien que Gérard plut à Thérèse et inversement.

*C'est le troisième Gérard que le hasard met sur ma route, et celui-là, je ne le laisserai pas m'échapper,* murmura Thérèse.

Six mois de correspondance soutenue et chaleureuse permirent au couple de mieux se connaître et de dissiper le malentendu du tétanos, maladie contractée par Gérard, à quinze ans, un jour de pêche en bord de Loire, avec un hameçon rouillé. La traduction littérale qu'en fit Thérèse à ses parents (tête en os), précisant que Gérard était aujourd'hui totalement guéri, inquiéta fortement la famille hollandaise imaginant que leur futur gendre était mentalement atteint.

Après une visite de clarification à Maastricht, Thérèse et Gérard, se marièrent à Campan dans les Pyrénées, peu de temps après la déclaration de guerre, en décembre 1939.

Ils vécurent plutôt heureux et eurent quatre garçons, mes trois frères et moi-même.



## Momères

Dès ma plus tendre enfance, les animaux furent présents, compagnons ou victimes de ma curiosité et de mes jeux. A Momères, petit bourg tranquille de la vallée de l'Adour, étiré le long de la Départementale reliant Tarbes et Bagnères de Bigorre, mon premier souvenir de trois ans s'accroche au mouvement fluide et rapide d'un serpent (une couleuvre sans doute), allant se cacher sous la haie de lauriers, au fond de la cour. Fourmis, forficules, escargots et grillons, jouets vivants, se sont aussi trouvés manipulés puis compétiteurs forcés de courses de vitesse sur le carrelage de la cuisine ou matelots improvisés sur un couvercle de camembert flottant au centre d'une cuvette en plastique.

J'ai découvert les rats, morts, avant de pouvoir les apercevoir, vivants. La maison de mon père, grande bâtisse construite avec les galets de l'Adour comme la plupart des maisons du village, se trouvait accolée à

un hangar avec charpente en bois, bâtiment qui servait de fourre-tout pour le charbon, les planches, les cannes à pêche, les outils de jardin, les pommes de terre en sacs et aussi du maïs pour les deux poules circulant dans la cour. Les rats venaient la nuit visiter le hangar et descendaient le long des contrefiches pour accéder au maïs. De temps à autre, mon père, muni de son fusil, un Darne orné d'incrustations de scènes de chasse, se coulait dans le hangar et, allumant une grosse ampoule, truffait de plomb les rongeurs qui n'avaient pas eu le temps de se cacher. Je me souviens d'un rat, tombé dans une botte et que l'on a cherché, un bon moment.

Au début, les coups de fusil inquiétèrent les voisins qui, le lendemain, demandèrent à ma mère si tout allait bien. Ces tirs nocturnes inhabituels dans le village permirent à mon père de lier connaissance avec les villageois d'autant plus que, travaillant à Tarbes, il pouvait amener l'un ou l'autre à la ville, à peine distante de huit kilomètres.

En amont de la maison, se trouvait la ferme des Abadie, dont le grand-père, moustachu comme un poilu de 14, n'avait pas son pareil pour fabriquer un sifflet avec du bois de sureau, un arc avec une yeuse et dégouter un manche de fronde dans son lilas.

A Noël, sa puissante voix de basse qui entamait le *Minuit Chrétien* et terminait par : *Voici le rédempteur*, réveillait les pipistrelles du clocher et me faisait frissonner d'une crainte céleste.

En aval, la maison de Nicolò, un immigré italien, ne passait pas inaperçue avec sa couleur orange potiron. Retraité, il peignait des toiles que je jugeais admirables car elles représentaient la mer toute bleue et quelques pins maritimes ou oliviers, torturés par le mistral ou la sécheresse. Nicolò était un partisan inconditionnel des produits de la Manufacture de St-Etienne (*Manufrance*) et possédait un coucou du Jura et des tables en formica, le premier du village à s'être équipé d'une autre forme de meubles que le rustique usuel.

Entre la maison et la route goudronnée, existait un caniveau recueillant les eaux de pluie, caniveau qui, un jour, avait provoqué le basculement d'un bus de pèlerins de Lourdes en excursion, contre notre mur de pierre. Pas de blessé mais une carrosserie très abîmée. Le tracteur du voisin avait permis au bus de se remettre d'aplomb et de redémarrer.

Derrière le hangar, s'étendait un grand verger rectangulaire planté de pommiers, d'un cognassier et de quelques pêchers, protégés par quatre hauts murs de galets. Des groseilliers à maquereau avaient été plantés par mon père et donnaient des fruits poilus de couleur vert et rouge, qui ne nous attiraient guère car peu sucrés. Cependant, encore verts, ils faisaient de bonnes munitions pour la fronde. Près du hangar, quelques plans de pomme de terre à doryphores, de salades Romaine et un rang de zinnias et de tulipes disputaient la place aux herbes folles.

Avec mon arc, presque aussi grand que moi, des flèches faites de surgeons séchés de lilas, taillés en pointe à un bout et habillés d'une demi-plume de poule fichée dans une fente ménagée à l'autre bout, aucun animal, aucune plante n'était à l'abri.

J'ai surtout visé les papillons avec très peu de résultat, deux à trois piérides du chou seulement. Les doryphores et les limaces constituèrent aussi des cibles privilégiées mais davantage de dégâts furent causés aux plantes elles-mêmes. Ayant eu l'audace de viser, un matin, la tige d'une tulipe, facile à manquer, et de décapiter une belle fleur rouge, je me préparai à une punition sentie, au retour de mon père. Mais, dans le temps où l'angoisse s'installe, l'imagination déborde d'activité : j'allai récupérer en douce, dans la boîte de couture de ma mère, une longue aiguille à repriser que je plantai dans les deux bouts de la tige sectionnée, réparant ainsi artificiellement la fleur. Mon père, notant que cette tulipe penchait fortement la tête, mit cela sur la médiocrité de l'oignon d'origine et j'évitai ainsi sa main sur les fesses.

Avec mon frère Hubert, de deux ans plus âgé que moi, un autre jeu consistait à envoyer la flèche, verticalement et le plus haut possible puis de compter le temps écoulé entre le départ et le retour de la flèche dans le verger, pour savoir qui était le gagnant. Inutile de préciser que certaines flèches ne furent pas récupérées car tombées chez les voisins ou sur le toit de la maison.

Au mois de mai, le matin, nous secouions les arbres fruitiers pour en faire tomber de gros hannetons bruns, endormis, que nous emportions dans la maison. Dans une boîte de sucres, vide, où leurs pattes à crampons menaient grand bruit, nous choisissons les plus gros et leur attachions du fil à coudre à une patte postérieure, opération délicate qui nous valait la production d'un excrétât noir peu ragoûtant. Quand le hanneton s'envolait lourdement vers la fenêtre, nous le forçons à voler en rond jusqu'à ce qu'épuisé, il s'accroche aux rideaux ou atterrisse sur la table.

Autre lieu d'intérêt dans le village, le café Astuguevielle, seul café du village, bordant la grand-route de Bagnères, en face du chemin vicinal qui menait à l'école. La cour, occupée en partie par une terrasse, quelques tables bistrots en marbre vert de Campan et deux pieds de vigne grimpanche dont les sarments se perdaient en tonnelle, comportait un espace en terre battue servant de terrain pour le jeu de quilles, pratiqué le dimanche matin par une demi-douzaine de solides paysans.

J'admirais les neuf quilles de hêtre nouveaux, renflées au milieu et presque aussi hautes que moi, disposées en carré selon trois rangées parallèles. La grosse boule de noyer, creusée en deux endroits pour permettre d'y passer les doigts d'une main, était lancée avec force et ce n'est pas le plus grand nombre

de quilles abattues qui déclenchait le plus de commentaires admiratifs. Les coups maladroits étaient ponctués d'expressions locales « *Macarel ! Boudiou ! Eh bé ! Qué coun !* » que je testais ensuite à la maison, au grand étonnement de ma mère.

La partie terminée, les perdants offraient un coup de blanc aux vainqueurs, à l'intérieur, près du bar ou assis sur de longs bancs de bois.

A l'âge de six ans, avec mes deux frères, nous allions à l'école du village, située à côté de l'église. Le Directeur, Monsieur Dupont, était le seul instituteur du village et donc, en charge des classes du CP au Certificat d'études, en prenant, successivement, les quelques enfants de même âge ou de même niveau scolaire.

Je n'ai plus guère souvenir de cet enseignement à l'exception de mon application à réaliser des dessins d'animaux pendant que les plus grands étaient instruits à leur tour, et du coup d'adresse d'un camarade, Jeannot, qui, à la sortie de l'école, avait décapité, avec sa fronde, un chardonneret au sommet d'un platane. La vue de ce bel oiseau sans vie m'affecta un bon moment mais fut insuffisante pour brider mon instinct de chasseur.

J'ai gardé mémoire de trois évènements considérés alors comme dramatiques. Le premier eût lieu, à la mi-février, dans la cour de l'école, pendant la récréation : jouant aux billes avec mon frère Richard,

je vis fondre vers nous un loup et un lion sur jambes poussant d'horribles rugissements. Une véritable terreur s'empara de nous deux et, laissant nos billes sur le sol, nous courûmes à perdre haleine jusqu'au premier cabinet où nous nous enfermâmes au verrou.

Tous les deux, dans le même édicule, tâchant d'apercevoir les fauves par les fentes de la porte, nous ne bougeâmes même pas quand le sifflet annonça la fin de la récréation. Seul l'appel réitéré du maître, inquiet de notre absence, nous fit sortir, encore apeurés. C'était la première fois que nous étions confrontés à des masques de carnaval, portés par les plus grands.

Le deuxième évènement se déroula, un après-midi de juin. En fin de récréation, la sirène d'un camion de pompier nous fit lever la tête et nous vîmes, assez loin, de la fumée qui s'élevait en volutes noires dans le ciel. Deux camarades m'indiquèrent que la fumée venait de notre maison ce qui me glaça, imaginant ma mère et mes jouets restés dans la maison. Jusqu'à l'heure de sortie d'école, mon inquiétude grandissante m'empêcha de penser à autre chose.

Dès la sortie, ma mère me précisa que la grange, en face de notre maison, était en feu et que les pompiers et les hommes valides du village s'étaient rassemblés là pour combattre l'incendie qui ne pouvait donc toucher notre demeure.

Rassuré en arrivant devant notre portail de fer, inhabituellement grand ouvert, je vis qu'un amas de matériel hétéroclite avait été déposé dans notre cour, tout ce qui avait pu être sauvé du désastre : deux lits et matelas, une baignoire d'enfants, une poussette, deux vélos, une armoire noircie, une brouette, une table et des chaises de bois blanc, des assiettes blanches et des couverts, une selle de cheval, des outils de jardin, deux barriques, des cordes et une vieille charrue.

Impressionné par cet amoncellement et heureux de constater que notre cour servait de garage à cette foule de choses avec lesquelles nous pourrions inventer de nouveaux jeux, je contemplai la maison d'en face dont la fumée s'échappait encore de la charpente en partie calcinée et essayai de comprendre pourquoi le feu s'était déclaré.

Lorsque mon père précisa dans la soirée que le feu avait été allumé intentionnellement par une servante, mécontente de son patron, je me réjouis de n'avoir chez nous ni servante ni même une sœur qui eût pu devenir servante.

Le dernier événement se passa à Tarbes, le soir du 14 juillet. Mes parents nous avaient conduits, place Marcadieu, un espace libre qui jouxte le foirail ; s'y tiennent le marché, le jeudi, et aussi les rassemblements, les jours de fête. La place était noire de monde, dans l'attente du feu d'artifice, le premier auquel j'allais assister. La première fusée partit haut dans le ciel avec un sifflement inquiétant, suivi d'une